

vail ; assez de sueurs ils ont répandues ; assez de maux les ont accablés ; assez de larmes ils ont versées : donnez-leur part aux joies du ciel ! ”

Et le Seigneur Jésus répondra donc à sa mère :

“ Qu'ils entrent ! j'aime les Bretons ! ”

Les travailleurs qui avaient suspendu leur travail pour écouter, applaudirent alors l'Innocente qui, souriante et calme quitta l'enceinte de l'église et rentra paisiblement chez Anaïk.

Un grand changement venait de s'opérer en elle.

Sa raison lui revint en grande partie. En cessant de trembler pour le salut d'Antoine, elle retrouva la sérénité de son cœur.

De l'heure où elle crut que l'âme coupable retrouvait son innocence, et que le paradis s'ouvrait pour la recevoir, elle attendit tout de la bonté suprême.

Elle ne jeûna plus que le vendredi en honneur de la douloureuse passion.

Ses longs cheveux se rangèrent sous sa coiffe de toile bise ; elle porta des vêtements moins sordides, et un sourire si doux que l'on eût cru impossible de le voir fleurir sur ses lèvres pâles trahit parfois les visions consolantes de sa prière.

Nul ne l'interrogea sur les causes du changement survenu en elle.

Marianic garda son secret.

Un jour elle prit une poignée de chanvre sur l'armoire d'Anaïk, coupa dans la haie une branche de sureau, tressa du jonc pour en former une *chambrière*, et s'en alla par les sentiers filant sa quenouille.

Peu à peu, à mesure que la restauration de l'église avançait, la pauvresse de la Grand'lande reprit goût au travail et aux habitudes de la vie régulière.

Quand on dressa la croix sur le petit clocher, elle demeura comme en extase, et les bégaiements de la cloche encore mal suspendue dans sa cage aérienne lui arrachèrent des larmes.

La veille du jour où l'abbé Colomban célébra pour la première fois la messe dans la chapelle, Marianic s'en alla au milieu d'une troupe d'enfants à la tête desquels se trouvait Brin-d'Avoine, moissonner toutes les fleurs de la campagne, afin de les semer sur le pavé de l'église.

Ce fut une belle cérémonie que celle de la purification de ce temple profané.

L'abbé Colomban pleurait ; autour de lui on entendait que des sanglots.

Les malheurs subits, les espérances reconquises troublaient, exaltaient les âmes. Le prêtre trouva des élans paternels, des cris émouvants ; il releva les courages, il bénit les efforts, il encouragea les pêcheurs et promit aux justes la protection divine.

Quand la purification et la dédicace furent terminées, la foule recueillie s'écoula ; les hommes s'entretenaient de la magnificence de la fête ; les enfants s'extasiaient sur la richesse des ornements et des vases sacrés ; les femmes marchaient recueillies, ne pouvant se résoudre à renoncer si vite aux joies de la prière.

Marianic demeura la dernière, et leva sur le prêtre un regard suppliant :

L'abbé Colomban lui fit signe qu'il l'attendrait sous le porche ; un moment après la sœur d'Antoine l'y rejoignit.

“ Monsieur le curé, dit-elle, mon frère a commis de grandes fautes ; tant que je n'ai pu faire mieux je me suis contenté de prier ; mais un jour, il m'est devenu possible de réparer le mal, et je l'ai réparé...”

— Qu'avez-vous fait pour cela, ma fille ?

— J'ai refusé le domaine de Kéroulas qui me revenait par l'héritage de mon frère...

— Comment avez-vous pu rendre ou refuser ce domaine ; Entre les mains de qui l'avez-vous fait ? Mlle Yvonne est à Vannes dans un monastère ; Dieu sait ce qu'est devenu le vicomte Hector...

— Je n'ai plus Kéroulas, monsieur le curé... j'ai fait ma croix... en échange l'on m'a rendu les dix louis payés par le malheureux Antoine... je vous les apporte afin que vous ayez la charité de dire des messes pour le salut de son âme...

L'abbé Colomban réfléchissait :

“ Dans quel but avez-vous signé cette renonciation ?

— Pour soulager l'âme de mon frère.

— Qui vous a enseigné ce moyen ?

— Noïrot.

— Le truître qui vendit et livra tous les Kéroulas...

— Il avait les papiers de mon frère...

— Vous êtes sûr d'avoir signé ?

— J'ai fait ma croix... J'ai juré sur ma part du paradis hier soir dans les ruines mêmes de cette église...

Le curé soupira.

“ Tout est perdu ! ” pensa-t-il.

Il vit que la pauvre Marianic le regardait interdite et tremblante.

— “ Vous êtes une âme bénie du Sauveur qui aime les doux et les humbles, dit-il. ”

Marianic tendait toujours les pièces d'or :

“ Des messes ! répétait-elle d'une voix suppliante, des messes ! ”

L'abbé Colomban ne crut point devoir désabuser la mendicante. Il lui laissa la croyance que son désintéressement porterait ses fruits, et Marianic s'éloigna le cœur consolé.

Dans le cimetière elle rejoignit Anaïk.

La veuve était agenouillée devant une croix de pierre sur laquelle on avait gravé :

A LA MÉMOIRE DE GUILANER, MOUSSE A BORD DE LA *Thémis*, MORT EN ENLEVANT UN PAVILLON A L'ENNEMI LORS DU COMBAT NAVAL QUI EUT LIEU ENTRE LA *Jenny* ET LA FRÉGATE FRANÇAISE.

Priez Dieu pour sa mère !

Marianic et Anaïk s'embrassèrent en face de cette croix, symbole unique et mystérieux de toutes les espérances.

XV

Le nouveau châtelain de Kéroulas.

Un changement lent, mais d'une progression facile à constater, s'opérait dans les champs voisins du domaine de Kéroulas. Peu à peu les haies qui laissaient croître au hasard leurs pousses printanières reprirent une apparence de régularité. Les échaliers rompus furent remplacés ; les rigoles débarrassées de la terre et des cailloux qui les obstruaient, promènèrent dans les prairies une eau limpide. On sema du trèfle dans un champ, et le blé germa en avril, tandis que la récolte des pommes de terre se préparait et les grandes feuilles rougies de la betterave poussaient avec vigueur. Vraiment on aurait pu croire que cette œuvre de résurrection s'accomplissait par suite d'un sortilège ; car nul ne voyait dans les terrains semeurs, laboureur ou jardinier. Il est vrai que le domaine s'encadrait en partie dans des chênes et des futaies, et que du milieu de la lande ou du bord de la route, il devenait impossible de distinguer ce qui se faisait un peu plus loin.

Force fut pourtant aux gens de la côte de convenir que les champs ne s'enseménçaient point tout seuls. Ce n'étaient point les laboureurs connus, les braves ouvriers, les domestiques estimés qui cultivaient le domaine de la famille proscrite et décimée ; des vagabonds sans feu ni lieu, des hommes contre qui s'élevaient des préventions défavorables, des voleurs, et bon nombre d'incendiaries furent reconnus parmi les manieurs de bèches et les conducteurs de charrue. Aussi, cette troupe mal famée jetait une sorte de terreur dans les environs. La vérité est pourtant que nul dégat ne fut commis par les travailleurs enrégimentés sous les ordres de Noïrot ; ils couchaient dans les remises, payaient ce qu'ils achetaient et ne montraient aucune insolence.

Au printemps, avant la récolte des foin, Noïrot fit une absence de deux mois. A son retour les laboureurs ne firent plus seuls la besogne sur le domaine, et une bande de limoussins, manieurs de truelles, emmenant avec eux les femmes qui faisaient la cuisine et les enfants qui gâchaient le plâtre campé dans les communs à demi ruinés du château. Cette fois on s'inquiéta, on jura, on demanda ce que cela voulait dire.

Les femmes du village entassaient suppositions sur suppositions ; Marianic seule souriait, elle voyait l'accomplissement de la parole donnée, et s'imaginait, la pauvre âme ! que Noïrot relevait les murailles de Kéroulas, afin de faire entrer plus tard dans la cour d'honneur les derniers héritiers de la famille.

(A continuer.)